
Alexandrie: le Coran à la place du Quatuor

Gilles Kraemer

Sans plus de phare, entre un passé cosmopolite qui s’efface inexorablement et un avenir qui se dessine suivant les contours de l’islamisme, la ville du “quatuor” de Lawrence Durrell vogue vers l’inconnu.

“Elle s’ouvre sur la mer rêveuse dont les vagues homériques sont roulées et déroulées par les brises fraîches qui soufflent de Rhodes et de l’Egée”, écrivait Lawrence Durrell, l’auteur du Quatuor d’Alexandrie: Justine, Balthazar, Mountolive et Cléa. “Aller à terre à Alexandrie, c’est comme s’engager sur une passerelle peu rassurante — on est tout de suite conscient d’avoir devant soi non seulement la bruissante cité grecque, mais aussi sa toile de fond de déserts qui s’étendent jusqu’au cœur de l’Afrique. C’est un lieu pour les séparations dramatiques, les décisions irrévocables, les pensées ultimes”.

Alexandrie, un mythe littéraire? Voilà qui fait bien ricaner Gaétan, un vieux gamin de la rue qui connaît la ville comme sa poche. Noir de jais, avec sa dégainé de poulbot de soixante pages et son sourire en clavier de piano, il trouve plus de poésie à la liste des préfectures françaises qu’à celle des Nerval, Rimbaud, Forster, Ungaretti ou Cavafis qui se sont succédé ici. Il faut l’excuser. Dans l’orphelinat des sœurs françaises, on ne lisait pas les “auteurs à scandale”, et surtout pas ce Durrell qui raconte les orgies mondaines et les bordels d’enfants d’Alexandrie alors que tonnaient, à cent kilomètres de là, les canons de Rommel et de Montgomery.

Son Alexandrie à lui, c’est celle des rues. Mendiant et orgueilleux comme un personnage d’Albert Cossery, il les quadrille toute la journée à l’affût d’une vieille connaissance ou d’un rare touriste. “*Eh, Marcel! Je*

Printemps 1996

connais Montpellier, Belfort, Marseille, Montreux... Je parle bien le français, hein? J'y suis jamais allé. Donne-moi une livre pour mon café". Et le voilà qui vous entraîne dans un dédale qui n'a plus grand chose à voir avec le plan en damier tracé par le Grec Dinocrate en 331 avant notre ère.

"Le quartier grec, c'était le quartier chic. Pas question du temps du roi de remonter le boulevard Sultan Hussein en galabeya!" La robe traditionnelle de paysan égyptien était bannie des rues mondaines à l'époque où l'Égypte se rêvait occidentale. Mais Gaétan préfère les ruelles grouillantes et bigarrées des quartiers populaires. Dès qu'on s'éloigne du centre-ville aux bâtisses néo-baroques ou vénitiennes, la chaussée est défoncée et les maisons loqueteuses. Le linge pend aux fenêtres des venelles ottomanes encombrées d'ateliers en plein air et des chaises des cafés. Passé la voie de chemin de fer, la ville basse s'étale comme un immense village où les rues sont des cours de ferme avec des poules, des ânes et des nuées de mouches.

Parfois, Gaétan croise un étudiant yankee, un touriste français ou un routard allemand déambulant, avec *Justine* en main, place Saad Zaghloul devant le Cecil (l'hôtel préféré de Durrell et de Churchill) ou plongé dans *Cléa* à la terrasse du café Pastroudis. Comme ils semblent dépités! Comme ils se sentent floués, trompés sur la marchandise onirique! *"Vous seriez venu il y a seulement trente ans..."* ne se lassent pas de leur répéter quelques vieilles dames dignes dans un anglais oxfordien ou un français d'académie.

Même le *Longo mare* est décrépité et déprimant. Exception faite du consulat de France, véritable petit Versailles, de l'hôtel Cecil saumon et du consulat italien restauré, suivre des yeux à la fenêtre d'un taxi noir et jaune le front de mer donne le vertige. Les pelouses du terre-plein qui court tout le long de la corniche ont beau être consciencieusement arrosées avec des bordures peintes et repeintes aux couleurs des taxis, un palmier sur quatre est étêté et tend vers le ciel un grand doigt accusateur. Qu'a fait Alexandrie pour mériter ça?

Vous avez dix jours pour ramasser vos affaires!

Il est vrai que Nasser, qui y était né pourtant, ne l'aimait pas. On avait beau l'appeler "Alexandrie d'Égypte", pour lui cette cité puait l'étranger, les oreilles ennemies, les apatrides. Quand, en 1956, la France et la Grande-Bretagne fomentent avec Israël une désastreuse *Blitzkrieg* pour reprendre le canal de Suez nationalisé par Nasser, le président égyptien saisit au vol le prétexte pour le grand nettoyage. Le temps des Levantins, des Juifs, des Arméniens, des Grecs et des Syro-libanais chrétiens d'Alexandrie — le plus souvent francophones d'ailleurs —, c'est fini!. Certes, on ne les tue pas ni les menace. Simplement, comme dans *Le Tarbouche* de Robert Solé, des sous-officiers insolents du nouveau régime viennent chez tous ceux qui ressemblent à Édouard et Mima, un Français marié à une Syrienne d'Égypte: *"Vous avez dix jours*

pour ramasser vos affaires et aller rejoindre vos soldats minables en France!”² Pourtant, certains Grecs ou Arméniens sont restés, accrochés à leur jeunesse radieuse comme à une peau de chagrin, en faisant le dos rond. Mais l’Alexandrie de papa est morte.

Aujourd’hui, la “*deuxième capitale d’Égypte*” comme aimait à le titrer, avec la conviction de l’habitude, un des deux derniers quotidiens francophones (il y en avait 15 en 1926!) avant de disparaître à son tour l’an passé, a les allures d’une sous-préfecture de province. S’y concentrent pourtant 4 millions d’habitants et presque 6 en été, quand les Caiotes viennent y fuir la fournaise de la capitale. Mais le gouverneur a beau inaugurer conférences internationales d’otorhinolaryngologie sur congrès de la chambre de commerce, faire des déclarations lourdes de promesses reprises *in extenso* par la presse d’État, la ville n’est plus maître de son destin. C’était, en 1890, la municipalité libre qui avait donné son envol à la cité. Depuis la “centralisation démocratique”, tout se décide, se monnaie et se dirige du Caire: l’économie, la politique et même la culture.

“*Alexandrie est une ville qui a été oubliée*, déplore l’architecte Mohamed Awad, à la tête d’une Société pour la protection du patrimoine alexandrin. *Le Caire lui a pris le pouvoir et gère même le port. Est-il normal qu’une ville de 4 millions d’habitants, où se concentrent 40% des industries du pays et 75% des échanges commerciaux avec l’extérieur, ne soit desservie que par une seule compagnie aérienne internationale?*”³ La bourse du coton n’existe plus. Les manifestations culturelles, comme la Biennale qui rassemble des artistes de toute la Méditerranée, sont organisées depuis les bureaux caiotes du ministère. “*Avant, le gouvernement déménageait chaque année pour passer les mois d’été à Alexandrie. La ville avait une activité politique qu’elle a complètement perdue*”.

Ainsi, le départ des chancelleries étrangères est devenu un “serpent de mer” dans les dîners en ville et fait à chaque fois frémir d’indignation les derniers Alexandrins cosmopolites. Il y a deux ans, le consulat américain, par mesure d’économie, espérait filer à l’anglaise. Rumeur et démenti. “*Ces remous plaident plutôt pour un statu quo. Toutefois, les dominos ne sont pas une théorie mais une réalité: si les États-Unis ferment, on ferme!*” André Brun, l’ancien consul de France, est catégorique. “*Ici, ça n’est pas un consulat pour faire des affaires ou protéger une colonie*”. Son successeur fraîchement installé aura, lui aussi, à régner sur un petit Trianon aux grandes salles vides⁴.

Dans la fraîcheur d’un intérieur au charme d’avant-guerre, Galinig s’agace. Cette Arménienne qui a gardé de grands yeux de poupée a servi une fois ou deux à Durrell — “*un abominable bavard!*” — son whisky au Bridge Club, en 1944. “*Les Occidentaux ne comprennent plus ce qu’a été Alexandrie. Ici, toutes les ambassades prenaient leurs quartiers d’été. On déplaçait tout le personnel et les archives. Lorsque venait une troupe d’Europe, elle descendait d’abord dans les théâtres d’Alexandrie. Si le public se levait, si les Alexandrins applaudissaient, alors elle était sûre de faire salle comble au Caire. Nous étions la capitale culturelle du pays, et*

économique aussi. Le Caire, ça n'était que la capitale royale".

Sa sœur, Anahide Merametdjian, toujours bibliothécaire malgré ses quatre-vingt printemps passés, se souvient du temps où elle portait des jupes-culottes et des chapeaux-cloches. Quoiqu'elle parlât l'anglais, le français avec sa gouvernante, le grec avec la femme de chambre et l'italien avec les marchands de quatre saisons — "*c'était toujours des Italiens ou des Arabes qui comprenaient l'italien*" — mais à peine l'arabe, elle ne veut pas se reconnaître dans les personnages de Durrell. "*L'Alexandrine type, c'était une superbe Grecque, qui collectionnait les amants et les robes de soirées, qui courait les bals tous les soirs. Alors que moi, j'œuvrais à la Croix rouge...*" Belle dénégation.

"Le grand pressoir de l'amour"

"*L'abominable bavard*" avait vu juste quand il brosse, dans *Justine*, le portrait de la cité balnéaire. "*Cinq races, cinq langues, une douzaine de religions; cinq flottes croisant devant les eaux grasses de son port. Mais il y a plus de cinq sexes, et il n'y a que le grec démotique, la langue populaire, qui semble pouvoir les distinguer*". Pourtant, de ce "*grand pressoir de l'amour*", comme l'appelait Nessim, un des héros du *Quatuor* inspiré de celui qui allait devenir le secrétaire général des Nations Unies, Boutros Boutros-Ghali, il ne reste rien. Il n'y a plus guère qu'une race et à peine deux sexes. Les musulmans ont pris le voile. Les coptes, ces chrétiens d'Égypte (l'étymologie du mot "copte" viendrait du grec "aiguptios"), ont repris l'habitude de baisser la voix. Les étrangers se font discrets. La ville est plus arabe que jamais.

En ces périodes d'ordre moral islamique, les maillots de bain féminins ont déserté les plages d'Agami à Montazah. Il faut aller dans les clubs privés des privilégiés du régime, dans l'ancienne résidence balnéaire du roi Farouk, pour entr'apercevoir un deux-pièces ou un dos-nu. Bien sûr, les coquettes d'Alexandrie parlent toujours chiffon et les boutiques de la rue Saad Zaghloul sont prises d'assaut. Mais le chic parisien n'est plus la norme. Le "higab" (voile islamique) est dans le vent: court et très coloré ou long et terne pour les dévotes. Pour le premier jour du petit Baïram, lors des trois derniers Ramadans, plusieurs dizaines de milliers d'hommes ont prié ensemble sur les gradins néo-classiques du grand stade. Du jamais vu auparavant. Même dans la "ville occidentale", certaines rues sont condamnées pendant la grande prière du vendredi.

En revanche, le théâtre de la ville s'essouffle au fond d'une cour près d'un cinéma de kung-fu et de navets indiens. La cité méditerranéenne s'arrime le plus qu'elle peut au continent, et se referme. Les trois dernières Biennales ont été décevantes, le jumelage avec Marseille s'est perdu dans les limbes; le festival des Alexandries en 1992, avec des délégations américaine, turque, hollandaise et russe des nombreuses Alexandries de la planète (il y aurait 44 villes et villages ainsi baptisés dans le monde), a fait un flop. Le palais des congrès ultra-moderne reste

aussi ultra-vide et le seul gratte-ciel de la ville garde inoccupés les trois-quarts de ses 22 étages depuis son achèvement en 1986. *“La manière de mourir à Alexandrie, écrivait Lawrence Durrell à son ami, le romancier américain Henry Miller, est très proustienne et lente, comme une décomposition dans les verts et les gris”*.

Mais, pour avoir tant de fois décliné, sous les coups de fanatiques chrétiens des premiers siècles ou des cavaliers d’Amr Ibn el As lors de la conquête arabe, la cité d’Alexandre connaît par cœur la légende du phœnix. Selon Mohamed Awad, il ne fait pas de doute que, si renaissance il y a, elle passera avant tout par les hommes d’affaires. *“L’histoire se répète. C’est la baisse du pouvoir de l’État du temps du Khédive Ismaël, les ordures de moins en moins ramassées, l’eau de plus en plus polluée et la gestion de la ville partant à vau-l’eau qui ont poussé les industriels et les commerçants à créer la municipalité de 1890. Nous sommes aujourd’hui dans la même situation”*.⁵

L’architecte, qui multiplie les conférences en direction de ces “décideurs” privés, a du “roubs” sur la planche. La ville néglige ses monuments. Quelque 1500 villas “art déco” ou demeures ottomanes en encorbellement sont noyées dans l’anarchie d’une croissance urbaine qui s’étire sur 60 kilomètres le long de la Méditerranée. C’est de justesse qu’Asma el-Bakri, la réalisatrice du film *Mendiants et Orgueilleux* (sorti en France en mai 1993), a pu stopper l’ensevelissement, sous des centaines de tonnes de béton, des ruines sous-marines du phare d’Alexandrie, la septième merveille du monde antique! Alors qu’elle tournait quelques images sous-marines pour son documentaire sur le musée gréco-romain, elle fut éblouie par la beauté du site et horrifiée par le mur de béton qui s’édifiait au dessus. Les autorités pensaient ainsi “protéger” le petit fort construit à l’emplacement du phare de la violence des vagues... Elles ont finalement fait appel à Jean-Yves Empereur, chercheur au CNRS et directeur du Centre d’Etudes Alexandrines, habitué des interventions de sauvetage. Plus de 1 000 blocs architecturaux (douze sphinx, des morceaux d’obélisques, des blocs avec des inscriptions pharaoniques et le cartouche de Ramsès II...) qui gisent par 6 à 8 mètres de profondeur sur plus de 2 hectares autour du fort de Quaïtbay ont ainsi été mis sur plan par une équipe de plongeurs franco-égyptiennes en juin dernier. Depuis septembre, les travaux ont repris pour sortir des eaux les plus beaux vestiges.⁶

Mais Jean-Yves Empereur n’a pas toujours la main si heureuse. On vient le plus souvent le chercher lorsque les bulldozers ont déjà fait des dégâts irréversibles. La loi pourtant est exigeante: elle impose au promoteur qui dépose une demande de permis de construire d’obtenir de l’Office des Antiquités un document attestant l’inexistence de ruines dans le sous-sol. Mais la pression démographique et spéculative est trop forte. En plein centre-ville, des dizaines de chantiers s’ouvrent depuis le début de la décennie pour remplacer des anciens cinémas, usines ou entrepôts par des immeubles de dix étages avec parkings en sous-sols. Les fondations profondes vont alors tout détruire. Sur sept chantiers depuis 1992, l’archéologue a pu sauver de superbes mosaïques ptolémaïques

comme une tête de la gorgone Méduse mauve et beige dans les vestiges d'une villa grecque sous l'ancien cinéma Diana.⁷

Paradoxalement, la perspective de la destruction totale autorise les chercheurs, sans état d'âme, à tailler dans toutes les couches archéologiques jusqu'au rocher naturel, permettant ainsi pour la première fois de dresser la topographie d'Alexandrie depuis sa fondation jusqu'à la conquête arabe. Cette connaissance jusqu'alors était seulement livresque. Surtout, l'archéologie remet en cause l'histoire traditionnelle de la ville. Des concentrations d'amphores des III^e et IV^e siècles après J.-C., supérieures aux autres époques, témoignent d'une forte activité commerciale à un moment où on situe généralement l'anarchie de la cité qui s'effondre dans des guerres civiles entre chrétiens et païens.

A un jet de pierre du centre-ville, entre le vieux port et le port de commerce, les quartiers populaires dépassent les densités cairottes avec 2500 habitants à l'hectare. En périphérie, des bidonvilles mitent tout le tissu urbain. Avec des égouts qui ne couvrent que 40% des besoins et des évacuations directes dans la mer et le lac Mariout, avec la pollution des usines textiles ou pétrochimiques de l'ouest, la ville est au bord de l'asphyxie. Les derniers pêcheurs sur le lac qui prend, avec la mer, la cité en sandwich, souffrent des "*senteurs métalliques qui imprègnent l'atmosphère débilante de Maréotis*". Durrell avait senti juste.

Un plan mégalo d'urbanisme: Alexandrie 2005

Face à l'urgence de la situation, le gouvernorat a mobilisé son administration pléthorique, dernier avatar d'un flirt prolongé avec l'ex-bloc de l'Est. Résultat: un plan mégalo d'urbanisme baptisé "Alexandrie 2005". Cette odyssée de l'espace urbain a été votée en 1985 par l'Assemblée du Peuple. Son initiateur, l'architecte et haut-fonctionnaire Mohsen Zahran, affiche avec un égal bonheur son optimisme et ses dents blanches. "*L'Alexandrie du futur aura un métro; deux centres-villes, l'historique et le centre des affaires; trois corniches: un front de mer de 100 kilomètres et deux roades de part et d'autre du lac Mariout qui sera au cœur de la cité avec marinas et port de plaisance*".

On peut rêver! La renaissance d'Alexandrie a d'ailleurs nourri les fantasmes les plus fous dont le projet de "Bibliotheca Alexandrina" bis, à la mémoire de l'antique bibliothèque de Ptolémée Ier Soter, n'est pas des moindres. En lieu et place du fort mamelouk de Quaitbay, le consul honoraire de Finlande propose depuis plusieurs années de reconstruire le fameux phare suivant la reconstitution qu'en a faite l'Allemand Thiersch au siècle dernier. Prévue en béton coloré, avec restaurant panoramique, club nautique, salle de conférence et hôtel de luxe, la tour de 125 mètres de haut s'est toutefois baladée entre les deux digues du port-est avant de tomber à l'eau. En face, de l'autre côté de l'embouchure, EDF a proposé en 1992 d'édifier un obélisque de lumière⁸. A côté de la future bibliothèque, la structure de verre opaque et de métal devait changer de couleur au fil de la journée et s'illuminer de lasers la nuit. Les

promoteurs ont même envisagé de passer sur les parois des messages lumineux arabes, grecs, coptes... et publicitaires. Une singulière façon de rappeler les “aiguilles de Cléopâtre”, ces obélisques qui s’élèvent aujourd’hui à Londres et à New York.

Mais Alexandrie ne se construit pas en un jour. Les moyens sont réduits et la mobilisation assez molle. D’Alexandrie 2005, il n’y a guère qu’un tronçon d’autoroute, quelques blocs de HLM et un jardin botanique de 60 hectares d’achevés aujourd’hui. Son projet-phare, la grande bibliothèque initiée par l’UNESCO a déjà pris cinq ans de retard sur l’échéancier. De l’immense disque de verre — tranche de pastèque *high-tech*⁹ — qui devait ouvrir en 1995 et accueillir quelque 400 000 volumes et microfilms sur tout le savoir du monde méditerranéen, on ne trouve à ce jour que la première pierre, scellée en grande pompe le 26 juin 1988, au beau milieu d’un chantier battu par les vents du large.

Depuis mars 1995 cependant, de nombreux ouvriers s’activent et la zone est aussi gardée qu’un secteur militaire. Sans sourciller, le responsable égyptien du projet, l’incontournable Dr Zahran, affirme que la Bibliothèque sera construite “presque à l’emplacement de la Bibliothèque historique dans le quartier des palais royaux” mais que les bulldozers peuvent entrer en action car il n’y a rien dans les sous-sols de cette zone d’anciens jardins. Bilan de cet aveuglement: une foule d’informations perdues à jamais et une splendide mosaïque hellistique représentant un combat entre deux enfants anéantie pour moitié¹⁰. L’UNESCO, à peine gênée, reconnaît n’avoir pas prévu dans le budget de part pour des fouilles archéologiques de sauvetage, et s’en remet à l’Office des Antiquités égyptiennes.

A la tête d’un projet de 170 millions de dollars, l’ingénieur italien Giovanni Romerio entendait surtout bétonner, avant son départ cette année, contrats et budget aussi sûrement que le futur coffrage de l’édifice, à 8 mètres sous le niveau de la mer toute proche. “On m’a demandé à quoi pourra bien servir cette bibliothèque aux plus pauvres des quartiers d’Alexandrie. Mais le développement, ce n’est pas que l’argent. Ça se passe dans les têtes et dans les cœurs. Si un jour ces pauvres garçons analphabètes peuvent se dire qu’il y a dans leur cité des chercheurs du monde entier qui viennent chercher ici ce qu’ils n’ont trouvé nulle part ailleurs, s’ils en éprouvent de la fierté et la curiosité de visiter ce temple du savoir, alors nous auront gagné!” L’affaire n’est pas jouée quand on sait que le contenu n’est toujours pas défini et que la dernière conférence d’experts et d’utilisateurs, en novembre 1994, n’a abouti à rien de concret. Les actes n’ont d’ailleurs jamais été publiés. Certains défendent l’option d’une bibliothèque consacrée aux civilisations méditerranéennes, d’autres aux sciences et aux technologies nouvelles. Mais quel sens cela a-t-il à l’ère d’internet et de l’information “en ligne” accessible sans quitter son bureau?

Autre institution de prestige pour gagner le XXI^e siècle: l’Université Senghor. Boutros Ghali, le secrétaire général de l’ONU, s’est battu quand il était ministre de Moubarak pour que s’installe ici cette université internationale francophone pour le développement africain. Deux cents

auditeurs de toute l'Afrique (mais aussi quelques Français et Vietnamiens) planchent sur la gestion de projets dans les domaines du patrimoine culturel, de l'environnement, de la santé et des institutions financières. Suivant des conférences données par les meilleurs experts internationaux, ils restent isolés dans une tour de verre, sans presque aucun contact avec la ville. L'engouement des étudiants égyptiens francophones est d'ailleurs retombé: de 59 dossiers d'inscription la première année (dont beaucoup d'Alexandrins), on arrive à moins de vingt, cinq ans après. Il est vrai que le diplôme n'étant pas reconnu par l'Université égyptienne, le passage par Senghor n'est monnayable que pour ceux qui s'expatrient.

“Les Africains gagneront plus que les Alexandrins et les Égyptiens dans cette institution à l'identité occidentale si suspecte”. Khaled Zafrani, barbe et attaché-case, est membre du bureau politique du Parti Socialiste du Travail, un parti qui a troqué Marx pour Mohammed et le Capital pour le Coran. Dans son journal, *Al-Chaab* (le peuple), l'Université Senghor a été dénoncée comme un “bordel international”, voire “*un diffuseur à sida*”. Mais, à la tête d'une maison d'édition qui publie une version expurgée des *Mille et une nuits* et l'ouvrage de référence islamiste: *L'Islam, c'est la solution*, Khaled Zafrani apprécie le projet de grande bibliothèque. Sauf pour Salman Rushdie, *Les enfants de notre quartier* du prix Nobel Naguib Mahfouz mis à l'index par l'autorité théologique Al-Azhar, ou *L'Islamisme contre l'Islam* du haut-magistrat Saïd el-Achmaoui.

Alexandrie: cosmopolite, internationale ou islamiste?

“Au sein du futur gouvernement islamique, il y aura un intérêt pour l'histoire cosmopolite de la ville et pour les coptes, assure-t-il, qui sont aussi une partie de l'histoire humaine égyptienne”. Mais c'est précisément parce qu'il ne veut pas être réduit à de l'histoire ancienne, que Magdi Francis, un jeune copte, redoute l'audience des islamistes dans les quartiers HLM: *“Le Caire a plus de chance parce que le gouvernement estime que la stabilité de la capitale est primordiale. Alors les islamistes essayent de tenir Alexandrie”*.

Dans la grande mosquée Qaïd Ibrahim, le cheikh Ahmed el-Mahalawi, ennemi juré du président Sadate qui l'avait jeté en prison, s'enflamme régulièrement dans des prêches virulents. Tout récemment, circulaient dans des écoles secondaires de la ville des cassettes du Cheikh Omar Abdel Rahman, le “guide” de l'organisation extrémiste “Gamaa Islamiya”, suspecté dans l'attentat contre le World Trade Center à New York. Des profs ont été déplacés, des procès intentés. La ville servirait aussi de base arrière pour plusieurs extrémistes recherchés dans leur fief de Haute-Egypte. Depuis trois ans, les tribunaux militaires alexandrins prononcent, à leur tour, des peines de mort mais aucun attentat n'a encore déchiré le brouhaha de la cité d'Alexandre.

Où vogue donc Alexandrie? A qui appartient celle qu'a si bien décrite

Naguib Mahfouz dans *Miramar*, avec ses trams bringuebalants, ses petits cafés aux joueurs de trictrac et aux fumeurs de “chicha”? Cosmopolite, internationale ou islamiste? *Inch’Allah*. Mais l’Alexandrie du *Quatuor* n’est plus. Après sa dernière visite en 1977, Lawrence Durrell écrivait, en préface d’une réédition du guide de Forster: “Ainsi, une fois de plus, Alexandrie a-t-elle sombré dans l’oubli, et il faudra me pardonner si je dis que la ville actuelle est déprimante au delà du supportable (...) Il se peut qu’avec le temps quelque incident heureux renouvellera ses sources secrètes, lui permettant d’inspirer une nouvelle génération de poètes”.

Gilles Kraemer est journaliste et l’auteur de *Trois siècles de presse francophone dans le monde* (hors de France, de Suisse, de Belgique et du Québec), Paris, L’Harmattan, 1995.

¹ Voir Paul Balta, “Alexandrie: Eloge du cosmopolitisme”, in *Confluences Méditerranée*, n°10, printemps 1994.

² Robert Solé, *Le Tarbouche*, Paris, Seuil, 1992.

³ Il s’agit curieusement de la compagnie allemande Lufthansa.

⁴ Le ministre des Affaires étrangères français, Claude Cheysson, avait décidé de fermer le consulat d’Alexandrie en 1982 pour faire des économies. La réaction fit reculer le ministre.

⁵ Voir, sur l’action du Conseil municipal d’Alexandrie pour gérer les différences communautaires en s’appuyant sur une communauté d’intérêts “Une certaine cidadinité” (Robert Ilbert) in *Alexandrie 1860-1960. Un modèle éphémère de convivialité: communautés et identité cosmopolite*, sous la direction de Robert Ilbert et Ilios Yannakakis, *Autrement*, n°20, Paris, 1992.

⁶ Voir les photos sous-marines publiées par *Archeologia* de mai 1995, n°312.

⁷ Voir le bilan de quatre ans de fouilles au centre-ville d’Alexandrie dressé par Jean-Yves Empereur dans le numéro spécial des *Dossiers de l’Archéologie*, mars 1995, n°201.

⁸ Le projet initial était de recréer, par des jeux de lumières, l’image du phare d’Alexandrie pour une manifestation d’une ou deux nuits. Finalement, le Centre national des arts et

technologies de Reims proposa un projet avec EDF dont le devis s'élevait à... 230 millions de francs!

⁹ Le beau projet de l'architecte autrichien Christoph Kapeller et du Norvégien Kjetil Thorsen cumule, compte tenu des problèmes inhérents au concept de "tours de verre" de la Grande bibliothèque de France pour la conservation des livres et des films, l'inconvénient d'être une immense loupe de verre dans un pays très chaud et celui de reposer sur des fondations sous le niveau de la mer toute proche.

¹⁰ Voir la photo de la mosaïque et l'article de Jean-Yves Empereur dans *Archeologia* n°311, avril 1995.